

Quand Amiel rencontre Byron

Autor(en): **Giddey, Ernest**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata**

Band (Jahr): - **(1995)**

Heft 22: **Mélanges offerts à Manfred Gsteiger pour son soixante-cinquième anniversaire = Festschrift für Manfred Gsteiger zu seinem 65. Geburtstag**

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1006571>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

QUAND AMIEL RENCONTRE BYRON

Lord Byron (1788-1824) et Henri-Frédéric Amiel (1821-1881) appartiennent à deux mondes différents, qui n'ont guère de points communs. La vie tourbillonnante du poète anglais, avec la splendeur arrogante de ses éclats, souligne par contraste la régularité de l'existence d'Amiel: une longue carrière professorale, après un séjour d'études en Allemagne; des voyages sans ambition, qui n'ont rien des errances de l'enfant Harold et ne débouchent pas sur un épisode fracassant comparable à cette mort à Missolonghi dont parla toute l'Europe; la solitude d'un célibat apparemment sans ébranlements, où la pleine aventure amoureuse se réduit à une unique expérience, ébauchée à trente-neuf ans, qui vite refroidit les ardeurs ou plutôt les confine au domaine de l'imaginaire, "quasi un seau d'eau fraîche" (III, 1139), dira l'intéressé¹; la longueur de journées et de soirées dominées par la lecture, cette "paresse occupée" (VII, 88), ou tourmentées par un questionnement incessant des pulsions et impulsions de l'être, avec l'attente de la mort et ce journal intime qui s'amplifie inéluctablement, 16840 pages, aussi lourdes et fascinantes que le journal de Pepys pour l'angliciste, quoique tout autre de ton et d'inspiration, pain bénit, aujourd'hui, de tous ceux qui examinent les arcanes de l'entendement humain. Oui, dira-t-on, Amiel est le moins byronien des écrivains romands du XIX^e siècle.

Et pourtant, dans la masse impressionnante du *Journal intime*, ici ou là, quand son auteur trace le nom de l'écrivain anglais, on perçoit une sorte de frémissement dont on sent qu'il cache quelque chose. Ce nom, il est vrai, n'apparaît que rarement et n'est parfois qu'une mention sans importance. D'autres références (à Rousseau, Madame de Staël, Chateaubriand, Shake-

1 Nous citons le *Journal intime* selon l'édition intégrale publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Philippe M. Monnier, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1976-1993, 11 vol. Sur l'épisode sentimental auquel il est ici fait allusion, voir aussi Bernard Halda, *Amiel et les femmes*, Lyon, Paris, E. Vitte, 1963, pp. 87-96. L'objet de cette *passion* se nommait Marie-Adrienne Favre (Philine).

speare, Goethe) sont bien plus nombreuses et signalent une familiarité plus suivie. Byron néanmoins est une présence occasionnelle qui ne peut passer inaperçue. Il nous rappelle les réactions affectives qu'il fit surgir, désapprobatrices ou élogieuses, un peu partout en Europe, surtout après sa mort. Ces émois incertains et contradictoires, qui diffèrent des appréciations typiquement britanniques, sont au cœur même du byronisme continental.

Amiel avait de l'anglais une connaissance assez modeste, qu'il essaya d'ailleurs d'approfondir, peut-être parce qu'il se rendait compte que les expressions communes dont il se servait quelquefois (*be fast, to be or not to be*) n'illustraient guère ses compétences linguistiques. Il avoue dans sa correspondance qu'il s'est initié à Shakespeare au travers d'une traduction allemande². Il fait allusion à divers auteurs anglais ou américains, qu'il connaît dans leur version française, ou encore par ouï-dire ou de seconde main, les découvrant dans des articles de revue ou dans l'*Histoire de la littérature anglaise* de Taine: Addison et Pope, Cowper et Southey, Wordsworth et Coleridge, Bulver-Lytton et Trollope, Poe et Longfellow... Il n'ignore pas le nom de Milton, ni celui de Keats, et s'arrête brièvement à Shelley (VII, 108-109, 155, 177). Quelques oeuvres retiennent un peu plus longuement son attention et lui inspirent un commentaire: *Les grandes espérances* de Dickens ou *Pendennis* de Thackeray (VI, 420, 488).

Il semble que ce soit par le truchement de Thomas Moore³ qu'Amiel connut Byron. "Lu ce soir, écrit-il en décembre 1849, le dernier volume des Mémoires de Byron; j'en suis tout saisi" (I, 608; voir aussi 584). Ultérieurement Taine lui fournira des compléments d'information. Il est intéressant de noter qu'en un premier temps ce fut l'homme et non pas l'oeuvre qui attira le regard de l'écrivain genevois. Puis, assez vite, la poésie byronienne le séduisit.

Une précision ici s'impose. *Childe Harold*, l'oeuvre qui en 1812 avait propulsé Byron à l'avant-scène de la vie littéraire anglaise n'est pas le poème qu'Amiel préfère. Il en parle peu, se distançant à cet égard de Lamartine, "haroldien" convaincu, dont *Le dernier pèlerinage d'Harold*,

2 *La jeunesse d'Henri-Frédéric Amiel*, lettres publiées par Bernard Bouvier, Paris, Stock, 1935, p. 348.

3 *Les Mémoires sur la vie de Lord Byron* de Thomas Moore parurent en version française dans les *Oeuvres complètes de Lord Byron*, traduction Paulin, Paris, 1830-31.

en 1825, et la *Vie de Byron*, quarante ans plus tard, attestent de l'attrait durable du jeune homme pâle et mélancolique promenant sous des cieux étrangers son mal de vivre⁴. Amiel avec prudence sait dissocier en Byron l'authentique de l'artificiel (VII, 660). Les poètes qui se complaisent dans un vain désespoir sont décevants, tout compte fait, pernicieux même s'ils sont lus par de jeunes femmes sceptiques ou amères (VI, 960).

Sans trop s'attarder aux oeuvres de Byron antérieures à 1819, Amiel se laisse happer par *Cain* et surtout par *Don Juan*. Peut-être fut-il inconsciemment influencé par les titres de ces oeuvres, qui semblaient proclamer l'importance pour l'individu du contexte religieux et moral. Son éducation protestante et les années de formation passées en Allemagne le prédestinaient à prêter l'oreille aux mythes expliquant ou justifiant les élans fondamentaux qui agitent aussi bien le commun des mortels que les créatures d'exception. Espérait-il trouver en Byron l'écho de l'admiration qu'il portait à Goethe? Si tel était le cas, il dut être désarçonné par le contenu de *Don Juan*, ce poème si hétérogène et si peu conforme à l'idée que l'on se forge habituellement des fables symbolisant le devenir de l'humanité. "Lu les huit premiers chants de *Don Juan* de Byron (traduction Laroche⁵), confie-t-il à son journal le 18 avril 1852, avec sentiment mélangé, puissance poétique et gaspillage, le démon de la personnalité, etc., mais quelle richesse et quelle grâce" (II, 114).

Par son bon sens agressif ou réaliste, *Don Juan* offrait à Amiel un message qui répondait à son besoin de stabilité et de détachement. Il me permet, confesse-t-il, de "m'aguerrir contre des sensations, qui tendent toutes à m'emporter trop vite" (III, 1128). Et c'est pourquoi il éprouve le besoin certains jours de se replonger dans la dernière grande oeuvre de Byron; elle suffit même à sa soif de lecture: "Sauf trois journaux, écrit-il le 22 septembre 1852, et quelques douzaines de strophes de *Don Juan*, je n'ai lu de la journée" (II, 273). Des années plus tard, un aveu met en lumière plusieurs aspects de cette quête intermittente: Byron, mais aussi Ovide, La Fontaine (celui des *Contes* sans doute) et d'autres écrivains mineurs "tournent la pensée à la volupté"; la chaleur d'un mois de juillet tropical, une nourriture trop riche, l'oisiveté et la solitude orientent l'imagi-

4 Publiée en feuilleton dans le *Constitutionnel* du 26 septembre au 2 décembre 1865, la *Vie de Lord Byron* de Lamartine a été rééditée récemment par Marie-Renée Morin avec la collaboration de Janine Wiart, Paris, Bibliothèque nationale, Études, Guides et Inventaires, N° 14, 1989.

5 *Œuvres complètes de Lord Byron*, traduction de Benjamin Laroche, Paris, Charpentier, 1840, 4 vol.; une édition antérieure date de 1838.

nation vers des notions qui se bousculent, gaillardise et polissonnerie, salacité et galanterie, érotisme, attrait et tendresse. “Donné ma journée à Byron”, ajoute-t-il le lendemain, se demandant le soir venu si cette lecture explique la “tristesse pleine d’angoisse” et la “désolation aride” qui l’étreint (III, 729, 731). Dix ou quinze ans plus tard, des notations analogues se retrouvent dans le *Journal intime*: “Retour à Byron ... Remué douloureusement ... Lecture: du Byron et du W. Scott ... Fouillé dans Byron ... Traduit Byron”, et aussi: “Songé à Byron” (VII, 660; VIII, 698; X, 475, 478, 480, 939). Une conviction s’est ancrée dans la pensée d’Amiel: “Byron ne se peut quitter” (IX, 97).

Songé à Byron ... Plus que le poème, le poète fascine Amiel, peut-être parce que chez le professeur genevois comme chez le lord anglais l’écriture est indissociable de l’existence. L’un et l’autre succombent aisément aux cajoleries du verbe. *Don Juan*, comme le *Journal intime*, se nourrit de digressions et s’enfle de prolongements et d’excroissances que rien ne peut contrôler. La plume court sur le papier, galopade que seule la mort interrompra.

Lire *Don Juan*, c’est pour Amiel s’approcher d’un être qui l’hypnotise par son discours; c’est explorer une intimité qui se cache dans les méandres des mots qui coulent, décryptage où s’allient des émerveillements et des instants de désarroi:

Homme de douleur, de désordre, de fièvre et de génie! Le désordre domine, désordre moral, désordre de conduite, d’études, etc. Quelles incalculables conséquences n’a pas cette seule lacune pour toute la vie, dans tout l’essor d’un génie. – Se jugeant si mal, arrêté par des énigmes qu’il ne peut jamais résoudre, pythonisse emportée, prophète par boutades, bourrasques, rafales, et exprimant, sans pouvoir comprendre; proie de son inspiration, vrai poète, par opposition à penseur. (I, 584)

Semblable à plusieurs de ses contemporains, Amiel résume son impression en un mot commode par son imprécision, *satanisme*. Par contraste, la régularité bourgeoisement sédentaire de sa propre vie embellit les audaces et les outrances byroniennes. Byron ne disait-il pas qu’il accordait plus de prix à ses aptitudes de nageur et de tireur au pistolet qu’à ses dons poétiques? (VI, 318).

Cette turbulence du poète, où triomphent parfois, aux yeux d’Amiel, l’orgueil, la haine et l’égoïsme (I, 806), ce qui le distingue de Shelley⁶, se colore des reflets qui embrasent les faits et gestes des grands séducteurs.

6 Amiel avait lu l’*Etude de Shelley* d’Emile Daurand Forgues (1813-1883).

Byron est de la famille des Casanova et des Brantôme, ces “écrivains à bonne fortune” (I, 584). Et Amiel, qui rêve souvent de conquêtes amoureuses sans bien savoir les conduire, se plaît à peindre en Byron le bourreau des cœurs aux nombreuses aventures, qui sait concilier les besoins de la chair et les aspirations de l’esprit: il “alternait entre les odalisques réelles et imaginaires et ses nuits étaient tantôt pour la volupté tantôt pour la poésie” (VIII, 1229); il déclarait que “plus on connaît les femmes plus on estime les qualités viriles, et la plus simple de toutes, la véracité invariable” (VII, 1102). L’acte sexuel et les fantasmes qu’il soulève obsèdent parfois Amiel et l’amènent à commenter à trois reprises (III, 1128; IX, 370, 718) un bref passage de *Don Juan*⁷ qui stimule son imagination; l’auteur y paraphrase Horace⁸, en une sorte de devinette érotique que pimente l’emploi du latin; il considère l’organe sexuel de la femme comme la cause des guerres la plus néfaste. Marchant sur les traces de Byron, mais avec moins de désinvolture, Amiel évoque “la porte de la vie et de la mort, par qui nous naissons et périssons” et s’arrête, dans sa méditation, sur les mystères de la procréation, au membre viril, la “mentule”, qui est “l’axe des préoccupations universelles”.

Lorsque, selon ses propres mots, Amiel a “affaire avec Byron” (I, 613), une comparaison s’établit inéluctablement dans son esprit entre ce qu’il est et ce que le poète anglais incarne. Il se mesure à l’aune de l’auteur de *Don Juan*: “Comme chez Byron, il me faut un choc extérieur pour faire jaillir des gerbes d’étincelles de ma propre pensée” (I, 576). “Comme Byron, se dit-il peu après, tu as toujours abhorré l’hypocrisie” (I, 579). Il perçoit parfois, montant en lui, des fureurs dignes de ce lord qu’il admire: “Ces rages de 48 heures, de Byron, je sens presque la possibilité de les ressentir” (I, 608). Quand il s’insurge contre La Rochefoucauld, qui prend plaisir à démasquer les petites vanités humaines, Byron lui crie que l’“infernale” auteur des *Maximes* ne se trompe guère (I, 756).

Conscient de l’abîme qui sépare ses hésitations d’introverti du donquichottisme fougueux de Byron, Amiel s’efforce de repérer chez l’écrivain anglais des signes de doute; sa richesse, sa naissance et son génie ne l’ont pas empêché d’échouer dans sa lutte contre le monde (VI, 272). Et le pied bot de Byron ... N’a-t-il pas valeur de symbole? Ne résume-t-il pas le

7 Les strophes 55 et 56 du chant IX, et en particulier les trois vers suivants: “Oh Thou *teterrima causa* of all *belli* – / Thou gate of life and death – thou nondescript! / Whence is our exit and our entrance.”

8 *Satires*, I, 3, 107: “Nam fuit ante Helenam cunnus *teterrima belli* / Causa ...”

combat d'une vie? Amiel y pense par un dimanche ensoleillé d'octobre 1853, quand une promenade dans la campagne genevoise le conduit à Cologny vers cette villa Diodati (elle est devenue entre-temps un établissement orthopédique), "où Byron le pied bot est venu 40 ans trop tôt" (les boiteux et les paralytiques y sont maintenant bien soignés), privant surtout son admirateur d'une rencontre où les deux hommes auraient pu parler de leurs misères corporelles (II, 696). A ce pied bot, Amiel revient plus d'une fois: comme la "petite éraillure" de son propre "grain de variole", il "fait comprendre les grands effets dus à de petites causes" (IX, 115); il a favorisé chez Byron le triomphe du satanisme, secondé par la mère du poète⁹ le jour où elle jeta une injure à l'enfant handicapé (XI, 120, 750), le persuadant qu'il n'était, ainsi qu'il le dira lui-même, qu'un *devil* boiteux¹⁰. Satan, "cet artiste de perdition, poète diabolique et orateur infernal"¹¹ ne devait pas tarder à saisir sa chance.

Amiel inscrit donc Byron dans le cercle des prétérités de la nature, où il rejoint Chateaubriand et Leopardi, ainsi que toutes les femmes qui "faute de beauté moyenne" se croient laides et assombrissent leur existence. Grâce à l'infirmité dont il souffre, Byron acquiert une consistance réelle et durable. Se voyant grossir, Amiel est pénétré d'une inquiétude comparable au dégoût que ressentait Byron quand son corps s'alourdissait (II, 184). Dans ses moments de lassitude, il perçoit presque près de lui la présence du poète et se demande s'il n'est pas, comme l'auteur de *Don Juan*, la proie d'une nausée existentielle: "Mais quelle journée morose en tous sens, constate-t-il au soir du 21 août 1863; il semble que le soleil, la jeunesse, l'amour, la gaieté sont morts, et que tout est devenu subitement laid et misérable dans le monde. N'est-ce pas l'indigestion que Byron a maudite avec une horreur profonde?" (V, 127). Ailleurs, par une nuit d'hiver, alors que tout en lui paraît glacial et désolé, un paragraphe de son journal donne la mesure de l'accablement qui apparente sa vie – il le croit du moins – au destin de Byron: "Je suis triste. L'heure, la fin de Byron, le reproche intérieur, l'inquiétude de mon travail non fait, y contribuent. La bise souffle encore lugubrement. – Prie et va dormir" (I, 608).

9 Amiel fait allusion à un incident rapporté par Moore: dans un moment d'irritation, la mère de Byron aurait traité son fils de "lame brat". Voir Leslie A. Marchand, *Byron: A Biography*, New York, Knopf, London, Murray, 1957, vol. 1, p. 89.

10 *Byron's Letters and Journals*, publiés par Leslie A. Marchand, London, Murray, 1975, vol. 4, p. 50.

11 Henri-Frédéric Amiel, *Grains de mil*, Paris, Cherbulliez, 1954, p. 121.

Fasciné par le *Journal intime*, le lecteur d'aujourd'hui oublie aisément qu'Amiel nourrissait des ambitions poétiques. Ses volumes de méditations lyriques (*Les Grains de sel*, 1854; *La Part du rêve*, 1863; *Jour à jour*, 1880) sont délaissés en dépit d'une certaine élégance délicate qui relève parfois la banalité de l'inspiration. Le volume *Les Etrangères*, qui réunit des poèmes traduits de diverses langues, mérite un bref moment d'attention¹². La poésie allemande, on l'imagine sans peine, s'y taille la part du lion, avec notamment des extraits de Goethe, Uhland et Schiller. La littérature anglaise n'est représentée que par trois poèmes, qui sont de Cowper, Walter Scott et Byron.

Le choix d'Amiel, quand il donne la parole à Byron, ne se porte pas sur un fragment de *Don Juan*, mais sur le poème "Prométhée", écrit en 1816 à la villa Diodati et publié presque aussitôt avec *Le Prisonnier de Chillon* et quelques pièces de la même époque. Ce choix fut-il dicté par le souci d'illustrer le séjour helvétique de Byron? Plus vraisemblablement, ce fut l'origine classique du mythe de Prométhée et sa signification morale et métaphysique qui furent déterminantes; au travers de ce thème, Amiel pouvait s'évader vers la Grèce des temps anciens, où dieux, demi-dieux et héros essayaient par leurs conflits de répondre aux aspirations du genre humain. Sa traduction, qui fut, semble-t-il, bien accueillie (XI, 57), révèle, par le rythme des vers et par le choix du vocabulaire, une urbanité raffinée, qui rappelle les charmes quelque peu frivoles ou surannés du XVIII^e siècle à son déclin.

Quand Amiel, au hasard de ses pensées ou dans le flot de ses écrits, rencontre Byron, il lève le voile, sans toujours s'en apercevoir, sur des aspects parfois divergents de sa personnalité. Trop peu fréquents, ces témoignages ne nous offrent pourtant pas un portrait renouvelé de l'écrivain genevois, étant noyés – on l'a dit d'entrée de jeu – dans une œuvre abondante qui explore bien d'autres chemins. Ils projettent en revanche des traits de lumière sur le concept de byronisme tel qu'il fut perçu en Suisse romande¹³. Comme d'autres penseurs et hommes de lettres de

12 *Les Etrangères*, poésies traduites de diverses littératures, Paris, Sandoz et Fischbacher, Neuchâtel, Sandoz, Genève, Desrois, 1876. *La Part du rêve* contient également quelques poèmes traduits, où le domaine anglais est représenté par Longfellow et R. M. Milnes.

13 Sur la fortune de Byron en Suisse romande, voir notre étude "La renommée de Byron à Genève et dans le canton de Vaud, 1816-1924", dans John Clubbe et Ernest Giddey, *Byron et la Suisse*, Genève, Droz, 1982.

Genève ou de Lausanne, Alexandre Vinet¹⁴ par exemple, Amiel se méfie des exubérances littéraires, même si des frissons intérieurs guident sa plume. Les proclamations claironnantes qui dès 1821 avaient accueilli en France le message byronien, ne sont plus de mise. Face à un poème, Amiel écoute son cœur, mais consulte surtout son bon sens. Analyste, il veut comprendre et se conforter, laissant à d'autres les plaisirs équivoques de l'enthousiasme.

Abstract

The Swiss essayist, philosopher and poet Henri-Frédéric Amiel (1821-1881) is famous for his *Journal intime*, a masterpiece of confessional literature. Amiel's monumental diary (nearly 16900 pages) mentions Byron several times. Amiel had discovered him through Thomas Moore and apparently appreciated *Don Juan*. Though he had little in common with Byron, he was fascinated by him to the point of creating his own image of the poet, an image that haunted him in moments of dejection: Byron is associated with the themes of anger, disorder, pride, sadness and approaching death.

14 Ernest Giddey, "Vinet et les lettres anglaises", dans *La Monnaie de sa pièce, hommages à Colin Martin*, Lausanne, Bibliothèque historique vaudoise, 1992, pp. 385-397.